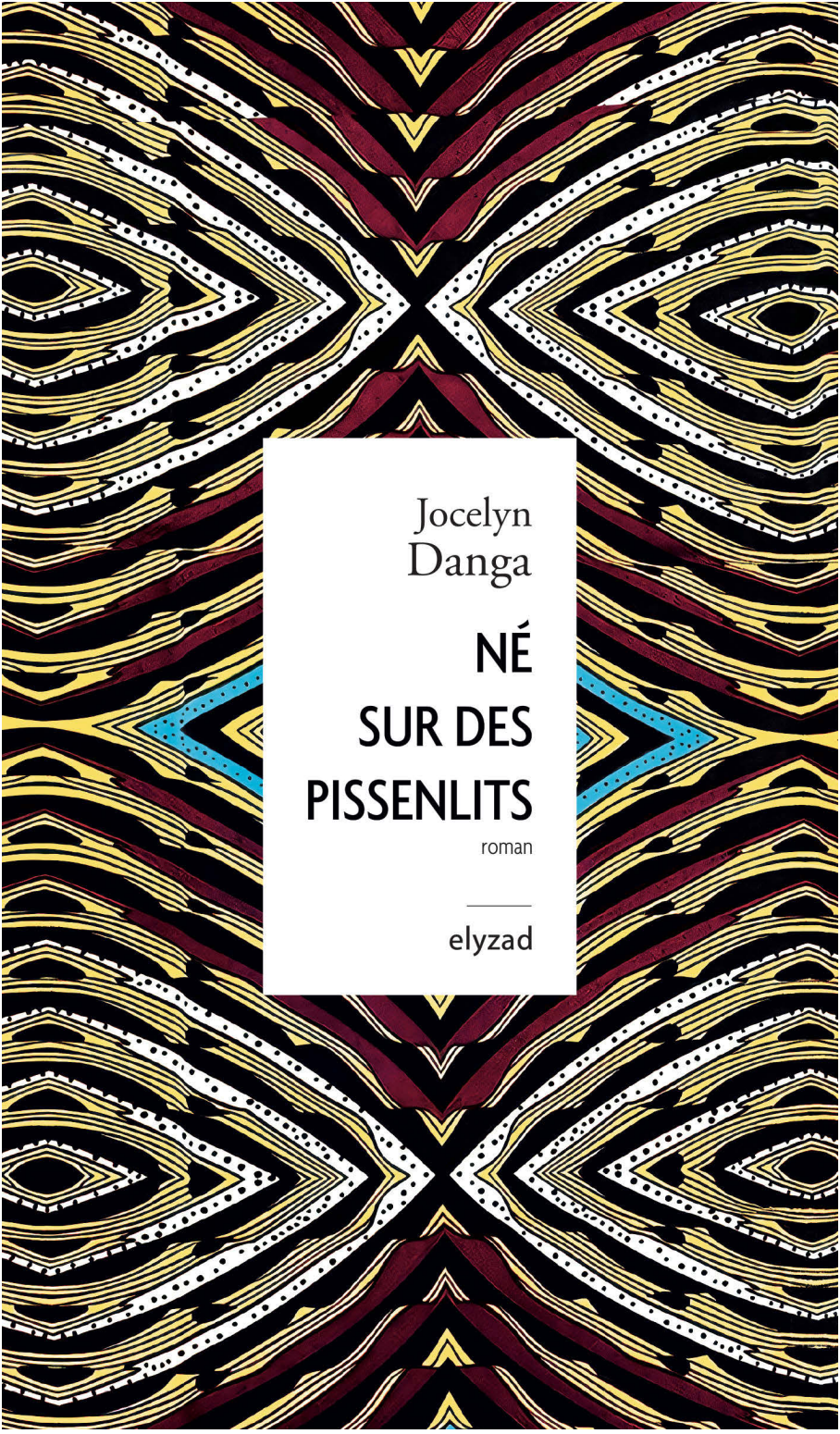

Jocelyn Danga

# NÉ SUR DES PISSENLITS

roman

elyzad

# Né sur des pissenlits

Illustration de couverture : © Héla Chelli

© Éditions Elyzad, 2026
www.elyzad.com

Jocelyn Danga

# Né sur des pissenlits

roman

elyzad

À Richard Ali,
Tata N'longi Biatitudes,
Sonia Le Moigne-Euzenot.
De toute évidence, l'amour est un raccourci.

« Ya solo tokomi mosika
Kasi njel'eza naino molayi
Ngomba moko te ejali
Soki omati omoni l'avenir. »

« Il est vrai que nous sommes arrivés loin
Mais le chemin est encore long
Aucune montagne n'existe
Si tu gravis tu vois l'avenir. »

PAPA WEMBA dans *Phrase*

# PREMIÈRE PARTIE

## ÉCOLE AU BORD DE LA RIVIÈRE

Quel mur à la con ! À peine quatre mois qu'ils ont refait la peinture que, déjà, des empreintes de mains sales, de semelles et de ballons ronds y poussent comme des boutons d'herpès. Ce n'était pas du tout une bonne idée de le ripoliner en bleu-blanc. Une autre école, peut-être, pourquoi pas ? Mais celle-ci…

La rue Centrale, où se trouve le bahut, se transforme en terrain de football pendant la récré ou après les heures de cours. Chaque jour que Dieu fait, des ados y batifolent dans la poussière et dans la boue. Ce mur subit une crise d'identité viscérale, parfois mur, parfois torchon, souvent paillasson, latrine aux heures de pointe. Des commerçantes vendent de la bouffe devant et s'essuient les mains directement dessus. Pareil pour leurs clients, tous âges confondus, après les repas, le pouce, l'index, le majeur… autant de logos de Nike ! La sentinelle y a, depuis peu, griffonné à la braise : « *epekisami kosuba pe kosumba awa* », avec quatre points d'exclamation superfétatoires,

des passants continuent malgré ça de déposer au pied du mur leurs pipis puant l'alcool et leurs mouscailles hémorroïdaires parce que, voilà, le moindre mètre carré de Kinshasa a un potentiel de chiotte qu'il convient d'honorer. Quelques écriteaux encore lisibles indiquent les horaires d'ouverture, les sections de formation ainsi que la devise de l'établissement, Travail dans la Discipline et la Qualité. Ces mots m'arrachent un rictus à chaque fois.

Recroquevillé sur ma mallette en face du portail, mon corps grand et maigre ressemble à un parachute déployé au fond d'un gouffre, mon futal se fait voile d'un navire à la dérive et ma chemise, blancheur désabusée par l'usage, se colle à ma peau, tandis que mes souliers trempent dans des flaques d'eau de pluie et deviennent des aquariums à mes pieds. Le portail reprend le bleu clair du mur, sans être bicolore. Il est également éclaboussé de gadoue et badigeonné de traces de mains sales et de semelles. Le nom de l'école y est inscrit en lettres capitales, GROUPE SCOLAIRE L'AVENIR DE DEMAIN. Si ça ne me fout pas la gerbe, ce nom me donne envie de défaire ma braguette et d'uriner ma vie. La réalité est une sacrée garce, puisque le ciel me pisse déjà dessus depuis trois quarts d'heure, depuis que j'ai quitté la maison à six heures trente

du matin, que j'ai sauté à l'intérieur d'un *ngombol* – ces boîtes de conserve sur roues qui nous servent de transports en commun –, depuis que je joue les ninjas en slalomant dans les rues du quartier Kauka, m'improvisant dada, caracolant sur des eaux boueuses pour venir donner cours à des gamins même pas foutus de solliciter leur cerveau plus de deux minutes d'affilée !

## DES TONNEAUX VIDES

La salle de classe est déserte, pas l'ombre d'un chat, des cordes se fracassent sur les tôles ondulées dans un bruit de tornade et j'ai le sentiment que le toit va s'arracher d'une seconde à l'autre, que je vais me retrouver projeté dans le vide comme un sac poubelle. Ma chemise aux manches retroussées, mon corps rabougri tel un chien qui chie, je pose ma mallette sur le bureau et ma joie de vivre dans la corbeille près de l'entrée.

Une coutume presque, l'école buissonnière par temps de pluie ici. Généralement c'est toujours les mêmes gavroches qui sèchent les cours, des têtes de linotte sans foi ni loi, aussi soucieux de leur avenir que peut l'être un ivrogne qui se jette d'un pont à pas d'heure. Les élèves consciencieux, à l'échelle du groupe scolaire et de son millier d'inscrits, se comptent sur les doigts de la main d'un oligodactyle. Avec la flotte qui s'est déchaînée de si bonne heure, je serais étonné de voir un uniforme bleu-blanc franchir la porte aussitôt.

Assis sur un coin de la chaise, devant une classe absente, je laisse s'égoutter mon corps sous

l'orage – ma chemise autrefois blanche, *ndjulu-kancée** par la succession de pluies et de soleil, mon pantalon voile d'un navire à la dérive, mes souliers-aquariums –, et me console à l'idée qu'il vaut peut-être mieux parler aux bancs vides qu'à des tonneaux vides de toute manière, cela me laissera au moins l'illusion d'être écouté attentivement.

Lorsque j'étudiais encore au collège Saint-François-de-Sales à Limete, une des plus vastes communes de la capitale, on avait un directeur de discipline qu'on appelait monsieur Bosser, parce qu'il répétait à qui voulait l'entendre qu'il fallait bosser pour devenir quelqu'un dans la vie. Ce directeur avait la carrure d'une statue de cuivre. Le buste droit, le menton levé, une cravache à la main – sa fameuse Chicote du Savoir –, il sillonnait la cour, l'air stoïque d'un char d'assaut, et aimait comparer certains élèves à des tonneaux, plus c'est vide, plus ça te fout un boucan de malade.

— Bande de tonneaux vides, qu'on pouvait l'entendre hurler quasiment tous les matins devant des gamins punis pour un retard ou pour du bavardage en classe, bande de tonneaux vides bons qu'à jacasser comme des pies ! La Chicotte du Savoir va vous garnir la matière grise du savoir de la chicotte, vous allez voir !

* Ternie.

Vingt-cinq ans plus tard, me voilà devenu enseignant à mon tour et la situation n'a fait qu'empirer. Presque tous les gosses ont un creux béant dans le crâne, leur cerveau a pris la tangente. On ne peut même plus les chicoter, ce sont leurs parents qui financent l'école, ce sont eux les boss à présent. Bientôt la direction nous demandera de nous foutre à quatre pattes pour leur faire des gâteries. Ces garnements passent leur temps à piailler pendant le cours, produire de ces tintamarres en vrac qui te massacrent les tympans, te faisant exhumer à la fois ta gorge et ton dégoût de l'humanité et qu'est-ce que l'école fait ? Rien, que dalle ! À part montrer les griffes chaque fin de semestre pour exiger les soldes du minerval. Voilà qui résume l'éducation nationale de nos jours : le business et la mendicité !

Tout ce qu'il nous reste, à nous enseignants, c'est des gosiers à déployer et de gros yeux allumés comme des phares escamotables. En une journée, on lève plus la voix pour faire taire la classe que pour dispenser la matière. C'est ça le monde dans lequel on vit, un lupanar, une auberge espagnole, donc.

Je secoue la tête, désemparé mais résigné comme à chaque fois, je me lève de ma chaise-séchoir, une main sur la hanche et trace, avec l'autre, des lignes droites sur les boursouflures du tableau noir. La craie blanche forme trois pavés de

notes. « Lundi 7 janvier 2019 » en haut à droite, poudre humide et blanchâtre collée à mes doigts fripés, je me retourne ensuite, scrute les bancs puis me racle la gorge.

— Chapitre quatre, deuxième partie : *L'ironie et la maïeutique* de Socrate. Qui peut me rappeler ce qu'on a vu la dernière fois, hein ?

Un tonnerre gronde dans le ciel. La dernière fois on a vu l'art d'enseigner le vent. Je baisse légèrement la tête, essayant de ne pas fixer la vérité en face, ma vérité à moi c'est qu'il faut rester cohérent et remplir son devoir, donner cours avec ou sans élèves.

Posture d'un orateur certifié, échos d'une salle abandonnée sous la pluie, je parle de Socrate aux murs décrépis comme si je parlais du grand frère que je n'ai jamais eu à ses admirateurs secrets.

Après quarante minutes je change de classe et rebelote, pas l'ombre d'un chaton. J'improvise une interro puis dessine des zéros avec les oreilles de Dumbo l'éléphant sur le registre de notes à côté des noms des tonneaux vides. Mukore, Nsau, Ilito, Malafi, Mayola, Lukamba, Tshimanga, Lompieka, Mbula, Nduki, Ngobani, tout le monde à la queue leu leu !

Quelques élèves du primaire gesticulent dans la cour pendant la récré. Je les observe avec détachement depuis la salle de classe et depuis ma

solitude d'enseignant exemplaire. Ils achètent des goûters aux commerçantes de la rue Centrale. Jus, cakes, gaufres, boudins… L'odeur des oignons frits se mélange à la moiteur de la journée, mon ventre gargouille comme une gouttière, je bâille et jette un coup d'œil à travers la fenêtre. De l'autre côté de la ruelle, à quelques mètres seulement, au bord de la rivière, des *tchels* tapinent. Sachets de *zododo** et capotes usées s'amasseront encore sous le pont ce soir.

* Liqueurs bon marché.

Cet ouvrage a été achevé
d'imprimer en janvier 2026
par Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (France)
pour le compte des éditions Elyzad
Isbn : 978-2-494463-49-3
Dépôt légal : février2026
N° d'impression :

Par un matin pluvieux, Muntu rejoint le lycée de Kinshasa où il enseigne la philosophie. Mais les bancs sont vides. Révolté par des conditions de travail indignes et un système éducatif corrompu, il erre dans le quartier chaud de Matongue où il croise John, un vieil ami, qui l'entraîne dans une nuit d'ivresse. Humiliation publiée sur les réseaux, déchéance annoncée. Alors que rien ne semble plus enrayer la chute de Muntu, John propose de l'inscrire à un colloque à Metz, à condition de récupérer le financement alloué au voyage. Muntu accepte le deal…

Un premier roman drôle et désespéré, à la langue créative nourrie du parler cru de Kinshasa, où s'exprime l'amour inconditionnel d'un fils qui ne rêve que d'offrir le meilleur à sa mère.

elyzad

22,50 €

9 782494 463493